

Wallace Stevens

Poèmes

traduits par Linda Orr et Claude Mouchard

LE BONHOMME DE NEIGE

Il faut un esprit d'hiver
Pour voir le gel et les rameaux
Des pins sous leur croûte de neige,
Et avoir eu longtemps froid
Pour contempler les genévriers embroussaillés de glace,
Les épicéas, âpres dans l'éclat distant
Du soleil de janvier; et ne penser
A nulle misère dans le bruit du vent,
Dans le bruit des rares feuilles,
Qui est le bruit du pays
Plein du même vent
Soufflant dans le même lieu nu
Pour qui écoute, pour qui, à l'écoute dans la neige,
N'étant rien lui-même, contemple
Le rien qui n'est pas là et le rien qui est.

THE SNOW MAN

One must have a mind of winter
To regard the frost and the boughs
Of the pine-trees crusted with snow;
And have been cold a long time
To behold the junipers shagged with ice,
The spruces rough in the distant glitter
Of the January sun; and not to think
Of any misery in the sound of the wind,
In the sound of a few leaves,
Which is the sound of the land
Full of the same wind
That is blowing in the same bare place
For the listener, who listens in the snow,
And, nothing himself, beholds
Nothing that is not there and the nothing that is

LA CHANDELLE DE LA VALLÉE

Ma chandelle brûlait seule dans une immense vallée.
Des rayons de l'énorme nuit convergèrent sur elle,
Jusqu'à ce que le vent souffle.
Alors des rayons de l'énorme nuit
Convergèrent sur son image,
Jusqu'à ce que le vent souffle.

VALLEY CANDLE

My candle burned alone in an immense valley.
Beams of the huge night converged upon it,
Until the wind blew.
Then beams of the huge night
Converged upon its image,
Until the wind blew.

LA PLACE DES SOLITAIRES

Que la place des solitaires
Soit place d'ondulation perpétuelle.
Elle peut être en pleine mer
Sur la sombre, verte roue-à-eau,
Ou sur les plages,
Il faut que ne cesse
Le mouvement, ou le bruit du mouvement,
Que renaissent le bruit
Et la continuation multipliée;
Et, surtout, le mouvement de la pensée
Et sa reprise sans repos,
Dans la place des solitaires,
Qui ne peut être que place d'ondulation perpétuelle.

THE PLACE OF THE SOLITAIRES

Let the place of the solitaires
Be a place of perpetual undulation.
Whether it be in mid-sea
On the dark, green water-wheel,
Or on the beaches,
There must be no cessation
Of motion, or of the noise of motion,
The renewal of noise
And manifold continuation;
And, most, of the motion of thought
And its restless iteration,
In the place of the solitaires,
Which is to be a place of perpetual undulation.

PHOSPHORE LISANT A SA PROPRE LUMIÈRE

Il est difficile de lire. La page est sombre.
Mais il sait ce que c'est qu'il attend.

La page est blanche ou un cadre sans verre
Ou un verre vide sous son regard.

La verte couleur de la nuit couvre la page et descend
Profondément dans le verre vide...

Regarde, réaliste, tu ne sais ce que tu attends.
Le vert tombe sur toi qui regardes,

Tombe et fait et donne, donne même une parole.
Et tu penses que c'est là ce que tu attends,

Ce parent primordial, la nuit verte,
Enseignant un brunâtre alphabet.

PHOSPHOR READING BY HIS OWN LIGHT

It is difficult to read. The page is dark.
Yet he knows what it is that he expects.

The page is blank or a frame without a glass
Or a glass that is empty when he looks.

The greenness of night lies on the page and goes
Down deeply in the empty glass...

Look, realist, not knowing what you expect.
The green falls on you as you look,

Falls on and makes and gives, even a speech.
And you think that that is what you expect,

That elemental parent, the green night,
Teaching a fussy alphabet.

HOMMES FAITS DE MOTS

Que devrions-nous être sans mythe sexuel,
Rêverie humaine ou poème de mort?

Castrats de purée lunaire — La vie consiste
En propositions sur la vie. L'humaine

Rêverie est une solitude où
Nous composons ces propositions déchirées par les rêves,

Par les incantations terribles de nos défaites,
Par la terreur que rêves et défaites ne soient qu'un.

Toute la race est un poète qui transcrit
Les excentriques propositions de son destin.

MEN MADE OUT OF WORDS

What should we be without the sexual myth,
The human reverie or poem of death?

Castratos of moon-mash — Life consists
Of propositions about life. The human

Reverie is a solitude in which
We compose these propositions, torn by dreams,

By the terrible incantations of defeats
And by the fear that defeats and dreams are one.

The whole race is a poet that writes down
The eccentric propositions of its fate.

LA MAISON ÉTAIT TRANQUILLE
ET LE MONDE ÉTAIT CALME

La maison était tranquille et le monde était calme.
Le lecteur devint le livre; et la nuit d'été

Était comme l'être conscient du livre.

La maison était tranquille et le monde était calme.

Les mots furent dits comme s'il n'y avait pas de livre,
Sauf que le lecteur se penchait sur la page,

Voulait se pencher, voulait plus que tout être
Le savant pour qui son livre est vrai, pour qui

La nuit d'été est comme une perfection de pensée.
La maison était tranquille parce qu'elle devait l'être.

La tranquillité était une part du sens, une part de l'esprit :
L'accès de la perfection à la page.

Et le monde était calme. La vérité dans un monde calme,
Où il n'y a pas d'autre sens, est elle-même

Calme, est elle-même l'été et la nuit, est elle-même
Le lecteur qui s'attarde et qui se penche à lire là.

THE HOUSE WAS QUIET AND THE WORLD WAS CALM

The house was quiet and the world was calm.
The reader became the book; and summer night
Was like the conscious being of the book.
The house was quiet and the world was calm.

The words were spoken as if there was no book,
Except that the reader leaned above the page,

Wanted to lean, wanted much most to be
The scholar to whom his book is true, to whom

The summer night is like a perfection of thought.
The house was quiet because it had to be.

The quiet was part of the meaning, part of the mind :
The access of perfection to the page.

And the world was calm. The truth in a calm world
In which there is no other meaning, itself

Is calm, itself is summer and night, itself
Is the reader leaning late and reading there.

EN UN MOMENT MAUVAIS

Quelle folie lui faudrait-il pour dire : « Il contemplait
Un ordre et dès lors fit partie
De cet ordre »? Il contemplait, au nord, l'ordre du ciel.

Mais le mendiant fixe le malheur
Et dès lors il en fait partie, pain
Dur à trouver, et dans l'eau un goût de misère.

Lui, la glaciale beauté du froid est son destin.
Sans comprendre, il fait partie de cette beauté,
Et la nuit, et minuit, et plus tard, là où elle est.

Qu'a-t-il? Il a ce qu'il a. Mais quoi?
Il n'est pas question d'une captieuse répartie.
Qu'a-t-il qui devient noyau de force dans son cœur?

Il a sa pauvreté et rien de plus.
Sa pauvreté devient noyau de force dans son cœur —
Pouvoir d'oubli de l'été sous le pôle.

Crasseuse Melpomène, pourquoi te pavaner sur des planches nues,
Sans décor ni lumières, dans les briques du théâtre,
Haut vêtue d'une inconstante nuance d'héliotrope,

Muse de la misère? Dis de plus hauts vers.
Et crie : « Je suis la muse pourpre ». Assure-toi
Que le public te contemple, toi, non ta robe.

N A BAD TIME

How mad would he have to be to say, "He beheld
An order and thereafter he belonged
To it"? He beheld the order of the northern sky.

But the beggar gazes on calamity
And thereafter he belongs to it, to bread
Hard found, and water tasting of misery.

For him cold's glacial beauty is his fate.
Without understanding, he belongs to it
And the night, and midnight, and after, where it is.

What has he? What he has he has. But what?
It is not a question of captious repartee.
What has he that becomes his heart's strong core?

He has his poverty and nothing more.
His poverty becomes his heart's strong core—
A forgetfulness of summer at the pole.

Sordid Melpomene, why strut bare boards,
Without scenery or lights, in the theatre's bricks,
Dressed high in heliotrope's inconstant hue,

The muse of misery? Speak loftier lines.
Cry out, "I am the purple muse". Make sure
The audience beholds you, not your gown.

CE QUE NOUS VOYONS EST CE QUE NOUS PENSONS

A midi, la désintégration de l'après-midi
Commença, le retour à la phantomerei, sinon
Aux fantômes. Jusqu'alors, c'était le sens inverse :

On imaginait les arbres violets mais les arbres se dressaient verts,
A midi, aussi verts qu'ils le seraient jamais.
Le ciel était bleu au-delà de la plus voûtée des phrases.

Midi ne fut pas moins que : la fin du temps normal,
Debout, élan sans déchirure,
Le zénith imprescriptible, libre de harangue,

Midi et, grise, la première seconde suivante, une sorte
De gris violet, un violet vert, fil
A tisser la jambe ou la manche d'une ombre, gribouillage

Sur le piédestal, ambitieuse page cornée
En haut à droite, pyramide dont un côté
Coupaït spectralement la perception, une pente

Et sa fauve caricature, sa vie fauve,
Une autre pensée, le suprême embarras...
Puisque ce que nous pensons n'est jamais ce que nous voyons.

WHAT WE SEE IS WHAT WE THINK

At twelve, the desintegration of afternoon
Began, the return to phantomerei, if not
To phantoms. Till then, it had been the other way:

One imagined the violet trees but the trees stood green,
At twelve, as green as ever they would be.
The sky was blue beyond the vaultiest phrase.

Twelve meant as much as: the end of normal time,
Straight up, an élan without harrowing,
The imprescriptible zenith, free of harangue,

Twelve and the first gray second after, a kind
Of violet gray, a green violet, a thread
To weave a shadow's leg or sleeve, a scrawl

On the pedestal, an ambitious page dog-eared
At the upper right, a pyramid with one side
Like a spectral cut in its perception, a tilt

And its tawny caricature and tawny life,
Another thought, the paramount ado...
Since what we think is never what we see.

LE SENS SIMPLE DES CHOSES

Après la chute des feuilles, nous revenons
A un sens simple des choses. C'est comme si
Nous avons atteint un bout de l'imagination,
Inanimée dans un savoir inerte.

Il est difficile de choisir même un adjectif
Pour ce froid vide, cette tristesse sans cause.
La grande structure est devenue moindre maison.
Nul turban ne parcourt les étages rétrécis.

La serre n'a jamais eu si grand besoin de peinture.
La cheminée est vieille de cinquante ans et penche d'un côté.
Un fantastique effort a échoué, une répétition
Là où sont répétitifs hommes et mouches.

Cependant l'absence de l'imagination avait
Elle-même à être imaginée. Le grand étang,
Son sens simple, sans reflets, feuilles,
Boue, eau comme du verre sale, exprimant le silence,

Un certain silence, celui d'un rat qui sort pour voir,
Le grand étang et son gâchis de nénuphars, tout cela
Était à imaginer d'un inévitable savoir,
Requis, comme une nécessité requiert.

THE PLAIN SENSE OF THINGS

After the leaves have fallen, we return
To a plain sense of things. It is as if
We had come to an end of the imagination,
Inanimate in an inert savoir.

It is difficult even to choose the adjective
For this blank cold, this sadness without cause.
The great structure has become a minor house.
No turban walks across the lessened floors.

The greenhouse never so badly needed paint.
The chimney is fifty years old and slants to one side.
A fantastic effort has failed, a repetition
In a repetitiousness of men and flies.

Yet the absence of the imagination had
Itself to be imagined. The great pond,
The plain sense of it, without reflections, leaves,
Mud, water like dirty glass, expressing silence

Of a sort, silence of a rat come out to see,
The great pond and its waste of the lilies, all this
Had to be imagined as an inevitable knowledge,
Required, as a necessity requires.

LE MONDE COMME MÉDITATION

Est-ce Ulysse qui approche, venant de l'Est,
L'interminable aventurier? Les arbres sont réparés.
Cet hiver est lavé, balayé. Quelqu'un bouge

A l'horizon et s'élève au-dessus.
Une forme de feu approche des cretonnes de Pénélope,
Dont la pure présence sauvage éveille le monde où elle habite.

Elle s'est composé, si longtemps, un moi pour l'accueillir,
Compagnon pour le moi qu'elle lui donnait, qu'elle imaginait,
Deux en un refuge solidement fondé, amie et tendre ami.

Les arbres avaient été réparés, en un exercice essentiel
Dans une méditation inhumaine, plus grande que la sienne.
Pas de vents pour veiller sur elle comme des chiens dans la nuit.

Elle ne voulait rien qu'il ne pût lui apporter en venant seul.
Elle ne voulait pas de cadeaux. Elle aurait ses bras pour collier
Et pour ceinture, dernière fortune de leur désir.

Mais était-ce Ulysse? Ou n'était-ce que la chaleur du soleil
Sur son oreiller? La pensée ne cessait de battre en elle comme
son cœur.
Les deux ne cessaient de battre ensemble. Ce n'était que le jour.

THE WORLD AS MEDITATION

*J'ai passé trop de temps à travailler mon violon, à voyager.
Mais l'exercice essentiel du compositeur — la méditation
— rien ne l'a jamais suspendu en moi... Je vis un rêve
permanent, qui ne s'arrête ni nuit ni jour. G. ENESCO*

Is it Ulysses that approaches from the east,
The interminable adventurer? The trees are mended.
That winter is washed away. Someone is moving

On the horizon and lifting himself up above it.
A form of fire approaches the cretonnes of Penelope,
Whose mere savage presence awakens the world in which she dwells.

She has composed, so long, a self with which to welcome him,
Companion to his self for her, which she imagined,
Two in a deep-founded sheltering, friend and dear friend.

The trees had been mended, as an essential exercise
In an inhuman meditation, larger than her own.
No winds like dogs watched over her at night.

She wanted nothing he could not bring her by coming alone.
She wanted no fetchings. His arms would be her necklace
And her belt, the final fortune of their desire.

But was it Ulysses? Or was it only the warmth of the sun
On her pillow? The thought kept beating in her like her heart.
The two kept beating together. It was only day.

C'était Ulysse et ce ne l'était pas. Pourtant ils s'étaient rencontrés,
Amie et tendre ami et l'encouragement d'une planète.
La force barbare en elle ne ferait jamais défaut.

Elle se parlerait un peu à elle-même en se peignant les cheveux,
Répétant son nom aux patientes syllabes,
Sans jamais oublier celui qui ne cessait de venir constamment
si près.

It was Ulysses and it was not. Yet they had met,
Friend and dear friend and a planet's encouragement.
The barbarous strength within her would never fail.

She would talk a little to herself as she combed her hair,
Repeating his name with its patient syllables,
Never forgetting him that kept coming constantly so near.

UN ENFANT ENDORMI DANS SA PROPRE VIE

Parmi les vieillards que tu connais,
Il en est un, sans nom, qui couve
Tous les autres, dans une lourde pensée.

Ils ne sont rien, sinon dans l'univers
De ce seul esprit. Il les regarde
Au dehors et les connaît du dedans,

Unique empereur de ce qu'ils sont,
Distant, mais assez proche pour éveiller
Les cordes au-dessus de ton lit cette nuit.

A CHILD ASLEEP IN ITS OWN LIFE

Among the old men that you know,
There is one, unnamed, that broods
On all the rest, in heavy thought.

They are nothing, except in the universe
Of that single mind. He regards them
Outwardly and knows them inwardly,

The sole emperor of what they are,
Distant, yet close enough to wake
The chords above your bed to-night.

LE POÈME QUI PRIT LA PLACE D'UNE MONTAGNE

Il était là, mot pour mot,
Le poème qui prit la place d'une montagne.

Lui en respirait l'oxygène,
Même quand le livre restait retourné dans la poussière de sa
table.

Le poème lui rappelait quel besoin il avait eu
D'un lieu vers où aller dans sa propre direction,

Comment il avait recomposé les pins,
Déplacé les rochers, cherché passage parmi les nuages,

Pour trouver la perspective qui serait juste,
Où il serait complet dans une plénitude inexpliquée :

L'exact rocher où ses inexactitudes
Découvriraient, enfin, la vue au bord de laquelle elles s'étaient
glissées,

Où il pourrait se coucher et, contemplant sous lui la mer,
Reconnaître son unique et solitaire demeure.

THE POEM THAT TOOK THE PLACE OF A MOUNTAIN

There it was, word for word,
The poem that took the place of a mountain.
He breathed its oxygen,
Even when the book lay turned in the dust of his table.

It reminded him how he had needed
A place to go to in his own direction,
How he had recomposed the pines,
Shifted the rocks and picked his way among clouds,
For the outlook that would be right,
Where he would be complete in an unexplained completion:

The exact rock where his inexactnesses
Would discover, at last, the view toward which they had edged,
Where he could lie and, gazing down at the sea,
Recognize his unique and solitary home.

LONGUES LIGNES INDOLENTES

Il n'y a presque pas de différence, à bien plus
de soixante-dix ans, où que l'on regarde, on a déjà été là
auparavant.

Une fumée de bois monte à travers les arbres, est prise dans
l'ascension d'un courant
D'air et part en tournoyant. Mais il en a souvent été ainsi.

Les arbres ont l'air d'être chargés de noms tristes
Et de ne cesser de dire et redire une chose, une seule chose,
Dans une espèce de tumulte, parce qu'un opposé, une
contradiction,
Les a mis en rage et les a fait vouloir le dernier mot.

Quel opposé? Serait-ce le pan jaune, ce côté
d'une maison, qui fait croire que la maison rit;

Ou ces — escent — issant pre-personae : première mouche,
Une infante comique parmi les drapés tragiques,

Enfantillages du forsythia, une croyance prise au vol,
Fantôme et préparatifs du magnolia nu?

... Voyageur errant, c'est la pré-histoire de Février.
La vie du poème dans l'esprit n'a pas encore commencé.

Tu n'étais pas encore né quand les arbres étaient de cristal,
Et tu ne l'es pas non plus aujourd'hui, dans cette veille au-
dedans d'un sommeil.

LONG AND SLUGGISH LINES

It makes so little difference, at so much more
Than seventy, where one looks, one has been there before.
Wood-smoke rises through trees, is caught in an upper flow
Of air and whirled away. But it has been often so.
The trees have a look as if they bore sad names
And kept saying over and over one same, same thing,
In a kind of uproar, because an opposite, a contradiction,
Has enraged them and made them want to talk it down.

What opposite? Could it be that yellow patch, the side
Of a house, that makes one think the house is laughing;
Or these—escent—issant pre-personae: first fly,
A comic infanta among the tragic drapings,
Babyishness of forsythia, a snatch of belief,
The spook and makings of the nude magnolia?
... Wanderer, this is the pre-history of February.
The life of the poem in the mind has not yet begun.
You were not born yet when the trees were crystal
Nor are you now, in this wakefulness inside a sleep.

NON PAS DES IDÉES SUR LA CHOSE
MAIS LA CHOSE MÊME

Au tout début de la fin de l'hiver,
En Mars, un cri rabougri venu du dehors
Fut comme un son dans sa tête.

Il sut qu'il l'entendait,
Un cri d'oiseau, au point du jour ou plus tôt,
Dans le vent du début Mars.

Le soleil se levait, à six heures,
N'était plus un panache cabossé au-dessus de la neige...
Cela avait dû être dehors.

Cela ne venait pas du vaste ventriloquisme
De papier mâché qui s'efface dans le sommeil...
Le soleil entraît du dehors.

Ce cri rabougri — c'était
Un choriste dont l'ut précédait le chœur.
C'était une partie du soleil colossal,
Entouré de la chorale de ses anneaux,
Encore au loin. C'était comme
Une nouvelle connaissance de la réalité.

NOT IDEAS ABOUT THE THING
BUT THE THING ITSELF

At the earliest ending of winter,
In March, a scrawny cry from outside
Seemed like a sound in his mind.

He knew that he heard it,
A bird's cry, at daylight or before,
In the early March wind.

The sun was rising at six,
No longer a battered panache above snow...
It would have been outside.

I was not from the vast ventriloquism
Of sleep's faded papier-mâché...
The sun was coming from outside.

That scrawny cry—it was
A chorister whose c preceded the choir.
It was part of the colossal sun,

Surrounded by its choral rings,
Still far away. It was like
A new knowledge of reality.

TRAJET D'UN DÉTAIL

Aujourd'hui les feuilles pleurent, pendant aux branches que
balaie le vent,
Mais le néant de l'hiver s'amointrit un peu plus.
Il est encore plein d'ombres gelées et de formes de neige.
Les feuilles pleurent... On reste au bord, on entend simplement
ce pleur.
C'est un pleur affairé, il concerne quelqu'un d'autre.
Et même si l'on prétend être partie de toutes choses,
Il y a là un conflit, une résistance s'engage là ;
Faire partie exige un effort qui faiblit :
On sent la vie de cela qui donne la vie comme elle est.
Les feuilles pleurent. Ce n'est pas un pleur d'attention divine,
Ni la traînée fumeuse de héros boursoufflés, ni un pleur humain.
C'est le pleur de feuilles qui ne se transcendent pas elles-mêmes,
Dans l'absence de fantaisie, sans signification au-delà
De ce qu'elles sont dans l'invention finale de l'ouïe, dans la
chose
Même, jusqu'à ce qu'enfin, par ce pleur, nul ne soit plus concerné
du tout.

THE COURSE OF A PARTICULAR

Today the leaves cry, hanging on branches swept by wind,
Yet the nothingness of winter becomes a little less.
It is still full of icy shades and shapen snow.

The leaves cry... One holds off and merely hears the cry.
It is a busy cry, concerning someone else.
And though one says that one is part of everything,

There is a conflict, there is a resistance involved ;
And being part is an exertion that declines:
One feels the life of that which gives life as it is.

The leaves cry. It is not a cry of divine attention,
Nor the smoke-drift of pulled-out heroes, nor human cry.
It is the cry of leaves that do not transcend themselves,

In the absence of fantasia, without meaning more
Than they are in the final finding of the ear, in the thing
Itself, until, at last, the cry concerns no one at all.

EN SORTANT DE LA PIÈCE

Tu parles. Tu dis : Le personnage d'aujourd'hui n'est pas
Un squelette sorti de son placard. Et moi non plus.

Ce poème sur l'ananas, celui
Sur l'esprit qui n'est jamais satisfait,

Celui sur le héros crédible, celui
Sur l'été, ce n'est pas à quoi pensent les squelettes.

Je me demande, ai-je vécu une vie de squelette,
Comme un qui ne croit pas en la réalité,

Compatriote de tous les os du monde?
Maintenant, ici, la neige que j'avais oubliée devient

Partie d'une réalité majeure, partie de
L'appréciation d'une réalité

Et donc une élévation, comme si je sortais
Avec quelque chose que je pouvais toucher, toucher de tout
contact.

Et pourtant rien n'a changé sauf ce qui est
Irréel, comme si rien n'avait changé du tout.

AS YOU LEAVE THE ROOM

You speak. You say : Today's character is not
A skeleton out of its cabinet. Nor am I.

That poem about the pineapple, the one
About the mind as never satisfied,

The one about the credible hero, the one
About summer, are not what skeletons think about.

I wonder, have I lived a skeleton's life,
As a disbeliever in reality,

A countryman of all the bones in the world?
Now, here, the snow I had forgotten becomes

Part of a major reality, part of
An appreciation of a reality

And thus an elevation, as if I left
With something I could touch, touch, every way.

And yet nothing has been changed except what is
Unreal, as if nothing had been changed at all.

DE L'ÊTRE PUR ET SIMPLE

Le palmier au bout de l'esprit,
Au-delà de la dernière pensée, monte
Dans la distance de bronze,

Un oiseau aux plumes d'or
Chante dans le palmier, sans humaine signification,
Sans humaine émotion, un chant étranger.

Tu le sais alors, ce n'est pas la raison
Qui nous fait heureux ou malheureux.
L'oiseau chante. Ses plumes brillent.

Le palmier se dresse au bord de l'espace.
Le vent bouge lentement dans les branches.
Les plumes frangées de feu de l'oiseau oscillent.

OF MERE BEING

The palm at the end of the mind,
Beyond the last thought, rises
In the bronze distance,

A gold-feathered bird
Sings in the palm, without human meaning,
Without human feeling, a foreign song.

You know then that it is not the reason
That makes us happy or unhappy.
The bird sings. Its feather shine.

The palm stands on the edge of space.
The wind moves slowly in the branches.
The bird's fire-fangled feathers dangle down.

Wallace STEVENS. Né à Reading (Pennsylvanie), en 1879. Études de droit à New York. A partir de 1916, il travaille dans une compagnie d'assurances à Hartford (Connecticut). Il devient, en 1934, le vice-président de cette compagnie. Son premier recueil, *Harmonium*, paraît en 1923 (presque en même temps que *The Waste Land*, de T.S. Eliot), et ne rencontre guère d'écho. 1936 : *The Man with the Blue Guitar* (including *Ideas of Order*), 1942 : *Parts of a World*, 1947 : *Transport to Summer*, 1950 : *The Auroras of Autumn*, 1951 : *The Necessary Angel, Essays on Reality and the Imagination*, 1954 : *The Collected Poems of Wallace Stevens*. Stevens meurt en 1955. 1957 : *Opus Posthumous*, 1966 : *Letters of Wallace Stevens edited by Holly Stevens*.

Les poèmes ici traduits proviennent du volume *The Collected Poems of W. Stevens* (Alfred A. Knopf N.Y. 1977). Nous référons, pour leur ordre de succession ici, aux pages de cette édition : 9, 51, 60, 267, 355, 358, 426, 459, 502, 520, 106, 512, 522, 534. Et pour les quatre derniers, on se reportera à *Opus Posthumous* by W. Stevens, Alfred A. Knopf 1975 : p. 96, 116, 117.